

Journées interrégionales IME, IEM, IEAP, 22-23 mars 2011, Vannes.

Intervention de Jacques LADSOUS

De l'appétence à la formation, de la formation à la transformation

Lorsque Jean-François DORTIER posait hier la question : "que ferais-je plus tard ?", telle qu'on la pose souvent aux enfants par amusement ou par curiosité, cela a fait remonter en moi des souvenirs d'enfance. A chaque fois je répondais "je serai le successeur de papa" et cela faisait rire à gorge déployée, car le parcours professionnel de mon père avait été particulièrement diversifié, mais à y réfléchir, dans ce parcours, existaient deux dominantes :

- aller à la découverte (des lieux, des pays, des cultures...)
- aller à la rencontre (des êtres humains)

et cela, je crois qu'il me l'a légué, car pour être éducateur, pour être un professionnel de l'action sociale, il faut au départ une certaine "appétence". Je dis appétence et non vocation pour éviter toute interprétation religieuse, toute confusion avec un appel. Cette appétence consiste en effet à avoir envie de rencontrer les êtres humains quels qu'ils soient, d'où qu'ils viennent, et de découvrir avec eux et à travers eux des "mondes" nouveaux, le contraire d'une vie bien au chaud, douillette et régulière.

Et cela, je l'ai découvert très vite, quand rejoignant en 1944 le maquis de la Montagne Noire, je fus désigné par le chef comme responsable et animateur d'un groupe d'une vingtaine d'enfants pour la plupart juifs ou issus de famille communiste ou franc-maçonne, que leurs parents étaient venus perdre dans la montagne pour leur éviter d'être arrêtés avec eux et dirigés je ne sais où d'où l'on ne reviendrait pas souvent. Trente secondes : j'ai eu envie de dire non et de repartir, mais j'ai regardé ces visages où la vie le disputait à la tristesse et j'ai accepté le challenge : j'avais compris qu'avec eux et elles, il me fallait réinventer la vie. A la fois craintif (je ne connaissais rien en éducation) et attiré, j'ai compris que je devais rencontrer chacun, aller à leur découverte, si je voulais donner à ce groupe une chance de vivre, malgré les dangers, les risques, et les absences.

Cette appétence, j'ai su lui donner une substance :

- avoir pour eux intérêt et affection
- avoir confiance dans leur capacité à agir, à réagir (courage, imagination, envie de vivre)
- résurrection du désir à travers des choses simples : manger, en donnant du goût à mes cueillettes, et aux provisions que nous fournissaient des paysans amis ; admirer la nature autour de nous, et y respirer le grouillement de la vie ; agir en se confectionnant des abris, des nattes, des sièges pour être plus à l'aise sans pour autant être cloués sur place

Et comme je sortais de ma classe de philo, où j'avais à peine commencé, je retrouvais l'élan vital d'un existentialisme dont Jean-Paul Sartre allait devenir le chantre.

Donc devenir éducateur c'était devenir créateur de possibilités d'avenir, adaptables à chaque être singulier, et adoptées par lui.

E-ducere : conduire au-delà (c'est-à-dire favoriser le développement)

Et pour cela il fallait à la fois que chacun trouve son compte :

- diversité des parcours, des désirs, des aptitudes, des cultures ;

et que nous arrivions pourtant à faire de ces groupes, une communauté, liée par les circonstances et la situation provisoire qui était la nôtre.

Je devais les accompagner tous et chacun dans ce détour de vie pour qu'il ne soit pas l'occasion d'un échec, mais la réalisation d'une espérance.

L'observation, la relation, le partage de vie devait nous donner cette faculté d'apprendre à donner et à recevoir, donner les uns aux autres, recevoir des uns et des autres, sachant que tout être est singulier, donc exceptionnel (A. Jacquard).

Me rappelant que la vie est le propre de l'homme (H. Bergson) que l'agir est indispensable à la santé et au bien-être (F. Rabelais) que le rêve, même un peu fou, est nécessaire à la construction d'un lendemain (Érasme : éloge de la folie), je les fis jouer, travailler, et rêver, d'une manière constructive (comme le font beaucoup de parents, gardiens du bon sens commun).

Muni de cette première expérience, je compris très vite, que si je voulais persister, je devais approfondir tout cela et me former en me confrontant à la philosophie, à la biologie, à la psychologie, à la sociologie, au droit, sans oublier de cultiver mes sens : le son, la musique, la voix, le regard, la couleur, le dessin, la photo, le goût et l'odorat, la cuisine, la toilette, le toucher, et tout ce que produit la main lorsqu'au lieu de la laisser pendre inerte, on la met en mouvement pour produire.

Et tout en suivant des cours, et en cultivant la lecture, et le débat avec les autres (échange de savoirs) je m'occupais de mon corps (jeux et sports) et je laissais mes sens se nourrir au contact des concerts, du théâtre, des expositions, des inventions.

Fanatique de l'observation, en laissant le savoir monter à travers mes pratiques de terrain, centres de vacances, chorales, jeu dramatique, de façon à pouvoir devenir capable avec d'autres d'animer (donner vie) et de favoriser le développement, dans n'importe quelles circonstances.

Il fallait que ma formation ne soit pas celle d'un bon élève studieux, mais d'un acteur curieux et passionné, pouvant partager avec d'autres le plaisir et la joie. Il fallait que ma formation se transforme, c'est-à-dire qu'elle ne soit pas une fin en soi, mais qu'elle ouvre continuellement de nouvelles perspectives.

Je regrette parfois devant certains programmes de formation, et certaines exigences des pouvoirs publics qu'ils ne regardent pas avec suffisamment d'intérêt tout ce que produit l'imagination, enfermant les "étudiants" dans des contraintes dont le rapport direct avec l'exercice de la profession laisse à désirer.

J'ai eu la chance, moi, d'avoir rencontré les CEMEA et d'avoir compris avec eux l'immense intérêt du jeu, sous toutes ses formes, d'avoir rencontré la Mouffe à Paris près des arènes de Lutèce avec ces comédiens prestigieux : Jovet, Vilar, Gérard Philippe, Maria Casarès qui venaient partager leur métier avec les jeunes "voyous" de la rue Mouffetard, d'avoir

rencontré William Lemit, Daniel Barenboim, Pierre Boulez et à travers eux, d'avoir compris l'importance et la valeur de toutes les musiques, ce qui fait aujourd'hui que je cultive sans complexe le RAP avec des jeunes de banlieues.

Je crois profondément au partenariat des éducateurs, avec des artistes, des sportifs, de ceux qui cultivent l'éducation populaire.

La formation est le moyen de nourrir sa personne de mille et une découvertes sensibles ou intellectuelles : c'est à ce prix qu'elle transforme, et qu'elle est le contraire d'un "formatage", voulant conduire à une image conforme au référentiel desséché qui, hélas, sert de guide à quelques uns !

Il y a entre formation et formatage la même différence qui existe entre *normaliser* et *normater*. Nous ne sommes pas des agents normatifs devant imposer à ceux qu'on nous confie des cadres stéréotypés, à travers des soi disant "bonnes pratiques". Mais nous sommes des créateurs de normalisations nouvelles permettant l'évolution et le progrès. Déjà, il y a bien longtemps, Vincent de Paul écrivait à ses "Filles de la charité" : je ne vous envoie pas à la rencontre des malheureux pour que vous les ameniez à vivre comme vous, mais pour qu'avec eux vous créiez les conditions d'une société nouvelle". Jean-Pierre Lebrun dont vous connaissez sans doute les productions (il est professeur à l'Université Catholique de Liège en Belgique) n'écrit pas autre chose aujourd'hui.

Alors, allons-y ! Notre quête de la transformation, c'est un peu la recherche du Graal. Et tant pis si c'est une utopie ! Albert Jacquard, le talentueux généticien, militant au service de la personne, n'a-t-il pas écrit que l'utopie était le sel de la vie.

Se transformer, aider les autres à se transformer est une quête qui ne se terminera jamais, heureusement pour nous, heureusement pour eux, heureusement pour la VIE.

Jacques LADSOUS

* _ * _ * _ * _ * _ *